

ETC



Parutions

Résonances du readymade (Duchamp entre avant-garde et tradition), Thierry de Duve, Éditions Jacqueline Chambon, Collection Rayon Art, Nîmes, 1989, 302 pages

Imaginaires du cinéma québécois, Numéro spécial de la Revue belge du cinéma, no 27, automne 1989, 65 pages

Sylvain Campeau and Manon Regimbald

Number 10, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. & Regimbald, M. (1989). Review of [Parutions / *Résonances du readymade (Duchamp entre avant-garde et tradition)*, Thierry de Duve, Éditions Jacqueline Chambon, Collection Rayon Art, Nîmes, 1989, 302 pages / *Imaginaires du cinéma québécois*, Numéro spécial de la Revue belge du cinéma, no 27, automne 1989, 65 pages]. *ETC*, (10), 65–65.

Résonances du readymade (Duchamp entre avant-garde et tradition)

Thierry de Duve

Thierry de Duve réunit ici quatre articles remaniés pour les besoins de la cause : «Artefact», «Étant donné le cas Richard Mutt», «Le readymade et le tube de couleur», «Le monochrome et la toile vierge». L'ouvrage qui en résulte tient un pari assez curieux; celui de partir de Duchamp afin qu'un passage particulier, dont témoignent certains écrits de Clement Greenberg, du modernisme au formalisme, n'en devienne que plus explicite. Sa démonstration est magistrale. Thierry de Duve sait allier le discours de l'histoire de l'art «traditionnelle», fidèle à l'événementiel entourant les gestes artistiques, à une conscience aiguë des enjeux critiques de la modernité. Du sentiment de l'entité relationnelle qu'est l'œuvre d'art, au plus minime de sa signification esthétique, il établit d'abord les conditions immédiates que trace l'expérience de l'art, choisissant, pour statuer sur le terme générique de «art», d'en rester à la fonction énonciative des discours. N'adoptant aucune position esthétique ou théorique de façon restrictive, il préfère analyser ce moment de l'histoire de l'art où, avec Duchamp, c'est justement le caractère «monstratif» de toute affirmation définitionnelle qui est mis à nu. En effet, qu'est-ce qui donne l'autorité, permet l'assertion : «Ceci est de l'art»? Mise avant des rapports objet/auteur, objet/public, objet/institution, partie prenante des conditions de l'énonciation artistique, l'œuvre de Duchamp est inséparable de cette expérience première de l'art, là où la simple possibilité d'en juger se manifeste; «une sorte de nominalisme pictural», comme il le dit lui-même.

À partir de là et du cas Richard Mutt dont de Duve ressuscite habilement toutes les possibles stratégies de légitimation anticipées par Duchamp, à partir de là puis du passage de Duchamp de l'état de peintre à celui d'artiste, l'auteur de *Résonances*... sonde, par le recours à Greenberg, les conditions de possibilités de l'art minimal et de l'art conceptuel, hantés par la frontière absolue de la toile vierge. Passage du modernisme au formalisme, la solution écartée par Greenberg n'en pèse pas moins, comme une tache aveugle, sur toute la fortune, heureuse ou malheureuse, des arts contemporains puis postmodernes.

Ce livre, s'il est évidemment à lire pour tous les amateurs de Duchamp, devrait aussi intéresser tous ceux qui se passionnent pour l'art moderne, contemporain et postmoderne. Parce qu'il aborde de façon convaincante et nouvelle certaines des positions critiques adoptées aux États-Unis. Parce qu'il refait aussi, à sa manière, l'histoire de moments privilégiés et importants, les moments d'une rupture assez capitale, rassemblés autour de Duchamp, dans l'art du XX^e siècle.

Éditions Jacqueline Chambon,
Collection Rayon Art, Nîmes, 1989, 302 pages

Sylvain Campeau

Imaginaires du cinéma québécois



À tout prendre, 1963. Réalisateur : Claude Jutra

Oscillant entre le général et le particulier, le théorique et le critique, le dernier numéro de la *Revue belge du cinéma*, dirigée pour l'occasion par Yves Bédard et Denis Bellemare, historicise le cinéma québécois en cherchant à retracer, à classer et à répertorier le développement de notre imaginaire cinématographique dans une perspective large, et avec tous les questionnements que cela suppose : existe-t-il un cinéma spécifiquement québécois, et si oui, en quoi se démarque-t-il ? L'imaginaire a-t-il une nationalité ? Les productions sont focalisées de façon à en singulariser l'histoire. Comme pour mieux marquer cette alternance, praticiens et théoriciens du milieu cinématographique d'ici nous entretenons de leurs expériences et nous font part de leurs opinions. Ils se relaient pour nous proposer des réflexions parallèles, solidaires, complémentaires, voire divergentes, multipliant ainsi les points de vue et évitant l'écueil d'une vision monolithique.

Historiquement, le cinéma québécois sourd du documentaire. Cet enracinement semble avoir profondément marqué le développement de notre cinématographie. Tant et si bien que la fiction, qui amorce son entrée en scène au milieu des années 60, s'en écarte difficilement. Des allers-retours incessants empêchent une démarcation nette entre ces deux types d'approche. À partir de cette mouvance s'établiront les élaborations théoriques des auteurs de la revue.

Le jumelage des propos des cinéastes aux développements des théoriciens (les seconds ayant traité des œuvres des premiers) s'est avéré fructueux. En tentant de cerner l'imaginaire québécois, ils se sont interrogés sur sa construction, sa formation, sa composition, ses influences, ses rejets, ses possibilités (et ses difficultés) de réalisation. Les hypothèses soulevées sont d'autant plus intéressantes qu'elles s'appuient abondamment sur des occurrences filmiques fluctuant entre le documentaire et la fiction — allant de réalisations antérieures aux années 60 jusqu'à certains courts métrages de 1989.

Numéro spécial de la *Revue belge du cinéma*,
no 27, automne 1989, 65 pages

Manon Régimbald